

24 images

La putain sanctifiée / Mon homme de Bertrand Blier

Thierry Horguelin

Number 82, Summer 1996

URI: id.erudit.org/iderudit/23485ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Horguelin, T. (1996). La putain sanctifiée / Mon homme de Bertrand Blier. *24 images*, (82), 50–50.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

La putain sanctifiée

par Thierry Horguelin

Avec ses personnages archétypiques et son festival de seconds rôles, le petit monde de Bertrand Blier relève avant tout du théâtre, et de la tradition du cinéma populaire des années 30. Une tradition qu'à ses grands moments le cinéaste savait infléchir vers l'absurde et le cauchemar (pensons aux meilleures scènes de *Buffet froid* et de *Notre histoire*), qu'ailleurs il s'échine à dynamiter par des provocations bien calculées pour s'assurer les rires du parterre, et par le recours à des procédés modernistes (adresses à la caméra, constructions tarabiscotées, mises en abyme et autres télescopages), dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils accusent un sérieux coup de fatigue.

Sur la scène de *Mon homme*, il est donc entendu que la pute heureuse et le vagabond affalé dans les poubelles sont de purs emplois de convention, venus jouer une version *hard* de la belle et le clochard. Pourquoi pas? Cependant, depuis quelques films, Bertrand Blier affiche aussi l'ambition de faire œuvre sociale. Qu'elle soit sincère ou opportuniste, cette intention reste lettre morte dans la mesure où, loin de fusionner, le conte de fées et la fable sociale sont simplement juxtaposés et s'annulent l'un l'autre. Déjà peu concluante dans *Un, deux, trois, soleil*, la collision de ces deux registres aboutit dans *Mon homme* à un produit indéfendable, où un pseudo-réalisme poétique, entre mystique de bazar et sublimation du sordide, cautionne un discours des plus rances.

La prostituée qu'incarne Anouk Grinberg ne s'appelle pas Marie pour rien. Sa vocation relève du sacerdoce. Elle a des attentions d'infirmière pour ses vieux clients, et la musique sacrée d'Henryk Gorecki ne manque pas de s'élever pesamment lorsqu'elle s'offre au clochard qu'elle a recueilli sous son aile. La fille de joie, c'est bien connu, a un grand cœur et de la religion. Elle fait le signe de croix pour remercier le ciel de lui envoyer le maquerneau dont elle n'osait rêver, et se réfugie à l'église lorsqu'elle découvre la trahison de l'odieux personnage. C'est alors qu'elle reçoit la révélation de sa destinée: s'accomplir en tant que femme, c'est-à-dire, pour Blier, se marier et avoir des enfants (cf. encore *Un, deux, trois, soleil*).



La pute heureuse (Anouk Grinberg) et le vagabond (Gérard Lanvin):
une version *hard* de la belle et le clochard?

De putain sanctifiée, la voici mère courage (prostitution ou maternité, ça ne vous rappelle rien?). Mais dans le monde de Blier, on n'échappe pas à sa condition sociale. La manucure nunuche ne sera jamais une prostituée (état décidément élevé par le film au rang d'idéal professionnel). Le clochard est voué à la mendicité — celle du portefeuille, puis celle du cœur —, le jeune marlou condamné au chômage. La putain sera reconduite au trottoir, où personne ne voudra plus d'elle. La fatalité du destin écrase un monde pourri dont il n'est pas question de s'évader: on aura reconnu le vieux fond anar de droite de notre auteur, mâtiné de misérabilisme très vieille qualité française.

Résumons-nous. Comme tous les films de Blier, *Mon homme* démarre plutôt bien dans l'insolite. Puis, la mécanique s'enraye et devient répétitive en même temps que confuse (or, l'arbitraire exige une précision sans faille). Blier pallie alors ses pannes d'inspiration en empilant la platitude sur la vulgarité, puis en refaisant une scène des *Val-seuses* (la sortie de prison), avant de multiplier les précautions: un peu de ma-

rasme économique pour montrer qu'on a des préoccupations, et un remords tardif pour achever de brouiller les cartes en se disculpant piteusement d'une misogynie qui n'est certes pas une nouveauté chez lui, mais atteint ici un degré insupportable. «Pardon, Marie, pardon les femmes» sont les derniers mots prononcés. C'est un peu bien tard. Déjà qu'enlaidir à ce point Sabine Azéma et Valeria Bruni-Tedeschi est tout bonnement honteux, est-il plus raisonnable de dénoncer la prostitution du travail obligatoire pour mieux s'attendrir sur la prostitution tout court? ■

MON HOMME

France 1995. Ré. et scé.: Bertrand Blier. Ph.: Pierre Lhomme. Mont.: Claudine Merlin. Mus.: Barry White, Henryk Gorecki. Int.: Anouk Grinberg, Gérard Lanvin, Valeria Bruni-Tedeschi, Sabine Azéma, Olivier Martinez, Bernard Fresson, Roger Carel. 98 min. Couleur. Dist.: France Film.